Prévost, Augustin
Les victimes de
l'ambition

PQ
2383
P58V53

LES VICTIMES
DE L'AMBITION,

DRAME.

AVIS AU LECTEUR,

AVANT-PROPOS, *PREFACE*, &c. &c. &c.

Si la quantité l'emportoit sur la qualité, vous n'auriez pas lieu de vous plaindre de moi. C'est ma quarante-cinquième Pièce de Théâtre ; j'ai la satisfaction de voir qu'elles sont reçues favorablement à la représentation. Je souhaite que la lecture vous fasse passer un instant de loisir. Je n'ai pas prétendu faire des chefs-d'œuvre. Je connois ma capacité ; mais j'ai toujours tâché de faire ce que l'ame honnête desire, qui est de faire aimer la vertu et détester le vice ; si je n'ai pas atteint le but, je n'aurai du moins pas contribué à la perte des mœurs, comme la plus grande partie des Pièces de nos jours.

Votre Concitoyen,

Prévost.

NOV 27 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

Vu et approuvé au Ministère de l'Intérieur, le 4 Fructidor an 9 de la République française.

Pour le cit. Félix Nogaret,
Henri DUVAL.

Vu à la Préfecture de Police, ce 16 Fructidor an 9. Le Préfet de Police, *DUBOIS.*

LES VICTIMES

DE L'AMBITION,

DRAME

EN CINQ ACTES, EN PROSE;

Par PRÉVOST, Artiste Dramatique, et Directeur du Théâtre Sans-Prétention;

Représenté, pour la première fois, à Paris, au mois de Vendémiaire an 10 *de la République.*

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

AN X. — 1801.

PQ
2383
P58V53

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERDINAND, Gouverneur de la province de Léon.	C^en *Blivet.*
DON ALVAR, fils de dona Ildione, amant de dona Palmis.	C^en *Rivière.*
DONA ILDIONE, veuve du Gouverneur des Asturies.	Mme *Prévost.*
DONA ELVIR, fille de dona Ildione, âgée de 10 à 12 ans.	Mlle *Leautier*
DONA PALMIS, fille de Ferdinand, amante de don Alvar.	Mme *Barret.*
FÉLICIA, Confidente de dona Palmis,	Mlle *Josse.*
DON FÉLIX, ami de don Alvar.	C^en *Camel.*
DON CARLOS, Confident de Ferdinand, protégeant les amans.	C^en *Sallé.*
GÉLÉON, Chef des Gardes de Ferdinand.	C^en *Piquant.*
Un autre Chef des Gardes, nommé AVALOS.	
GARDES.	

La Scène est à Léon, dans la Castille, anciennement Royaume.

LE THÉATRE REPRÉSENTE

Au premier Acte : Les Souterrains du palais de Ferdinand.

Au second : Un Salon de Ferdinand.

Au troisième : Une Forêt obscure.

Au quatrième : Des Rochers avec un pont qui traverse le Théâtre, et sous lequel passe la rivière Desta.

Au cinquième : Le Palais de Ferdinand.

LES VICTIMES DE L'AMBITION,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DON ALVAR, *seul.*

LE soleil commence sa course.... il ne revient répandre faiblement sa lumière, par la triple réflexion des murs qui défendent cette enceinte, que pour accroître mon malheur. Cruel Ferdinand! puissent tes coups ne tomber que sur moi, et non sur ma mère et ma sœur, toutes deux victimes innocentes d'un amour malheureux! Dona Palmis, je vous vis, et je devins, dans cet instant, coupable envers les hommes et les Dieux, tant il est vrai que l'amour est un poison qui coule dans nos veines, quand la raison ne guide point nos pas. Eh! quel est le mortel qui, en vous voyant, ne brûleroit de la flamme la plus pure? Oui, dans ma captivité, je serois heureux si j'étois assuré que vous ne regardez pas avec un œil d'indifférence, les vœux que j'osois former de consacrer mes jours à vous plaire et à vous aimer, je ne regretterois point la mort: elle n'arrivera jamais assez vîte, s'il faut vivre sans l'espoir de vous posséder.... Voici mon gardien!

SCENE II.

DON CARLOS, DON ALVAR.

D. ALVAR.

HÉ BIEN! venez-vous m'annoncer l'arrêt de ma mort, et quelle est la résolution de Ferdinand à l'égard de ma mère? Quel sera son sort?

D. CARLOS.

Soyez sans inquiétude ; Ferdinand mon maître ne portera pas l'inhumanité jusqu'à faire souffrir à votre mère des tourmens qu'elle ne peut avoir mérités ; il respectera toujours les loix de la guerre ; le sort des armes l'a favorisé, et il use des droits du vainqueur.

D. ALVAR.

Les droits du vainqueur! il ne le seroit pas, s'il n'avoit connu ce que peut l'empire de la beauté sur les cœurs sensibles : au moment où mes regards tombèrent sur son aimable fille, je sentis mon courage faire place à un sentiment plus qu'humain, il ne la montra à mes yeux que pour désarmer ma fureur.

D. CARLOS.

Vous vous trompez, Seigneur ; le bruit de vos exploits ayant retenti dans toute la Castille, fit naître à dona Palmis le desir de vous connoître : cette vue lui coûta cher ; au moment où vous aviez perdu votre liberté, elle perdit la sienne.

D. ALVAR.

Que dites-vous ?

D. CARLOS.

Seigneur, je vous dis la vérité. Le sentiment que vous avez éprouvé, porta dans son ame un trouble involontaire qui lui fit regretter d'avoir desiré de vous connoître. Elle a en vain tenté de vous oublier ; jamais vos traits ne s'effaceront de sa mémoire.

D. ALVAR.

Dieu! que je suis heureux !

D. CARLOS.

C'est ce qui fait votre malheur. Ferdinand s'en apperçut ; elle ne lui déguisa pas sa façon de penser, ni l'impression que vous aviez fait sur son cœur. Il fut indigné que sa fille eut la faiblesse d'aimer le fils de son ennemi ; il employa tout pour vous perdre. Vous êtes tombé en son pouvoir, il n'a pas cru devoir vous laisser la même liberté qu'au prisonnier de moindre marque que vous ; entr'autres, il en est un qui se nomme don Félix....

D. ALVAR.

Don Félix! dieu !

D. CARLOS.

Il a redoublé d'instances auprès de Ferdinand, afin d'avoir un entretien avec vous, ce qui lui a été refusé. Il se dit votre ami ; je lui ai promis que je ferois l'impossible pour l'introduire ici. J'ai cru que, sans trahir mon maître, je pouvois secourir l'infortuné, et je vais saisir le moment favorable, afin de le satisfaire.

D. ALVAR.

Grand dieu! il est donc encore sur la terre des ames nobles pénétrées du malheur des humains! Homme généreux, allez servir l'amitié; un tel bienfait ne demeurera pas sans reconnoissance.

D. CARLOS.

Si l'on n'obligeoit que sur l'espoir de la reconnoissance, on feroit bien des ingrats! il en est assez sans que je desire d'en augmenter le nombre: quoique je sois persuadé que vous êtes bien éloigné de cette pensée, ce n'est pas là le motif qui me fait agir, mais celui de l'humanité.

(*Il sort*).

SCENE III.

DON ALVAR, *seul*,

Il vient de répandre dans mon ame le baume consolateur; rien ne peut troubler ma joie, si ce n'est le sort de ma mere. Suivant son rapport, dona Palmis seroit touchée de mon malheur : heureux effets de la sympathie qui agit sensiblement sur tout ce qui respire ! mais que d'obstacles à vaincre pour arriver au bonheur ! L'homme, en naissant, est le faible jouet des caprices de la nature ; la fortune vous sourit un instant pour vous plonger dans un abîme de maux. Retenu sous ces voûtes sombres, sans pouvoir être instruit du terme de mon existence, quels vœux puis-je former ? aucun espoir ne me luit.... Mais, qui s'avance ?.... c'est Ferdinand.

SCENE IV.

DON ALVAR, FERDINAND, DEUX GARDES.

FERDINAND.

Don Alvar, ne sois point étonné de me voir dans

ces lieux ; je n'y viens point pour te braver : j'honore ta vertu, j'admire ton courage ; mais je ne puis souffrir qu'un ennemi prétende à la main de ma fille, nos différens auroient été terminés, sans la témérité et le dessein que tu avois formé de me ravir le seul des enfans qui me reste ; tu m'as forcé de te traiter comme les criminels.

D. ALVAR.

Ce qui prouve ta lâcheté, la ruse a eu plus de part à ma défaite que la valeur ; je suis en ton pouvoir, mais je n'en conserverai pas moins ma liberté : que cette affreuse demeure s'enfonce dans le centre de la terre et m'engloutisse vivant avant que je renonce à l'espoir de me venger !

FERDINAND.

J'ai tout à redouter, c'est ce qui m'a forcé à m'assurer de toi par les moyens qui sont en mon pouvoir ; les pleurs de ma fille n'auront aucun ascendant sur moi.

D. ALVAR.

Je sais que la pitié ne règne point dans ton cœur ; tu le prouves bien en retenant ma mère dans l'esclavage ; quel est son crime ?

FERDINAND.

Je ne lui en impute point que celui d'être ta mère ; si je lui rendois la liberté, elle feroit tous ses efforts pour t'arracher de mes mains, et je perdrois le fruit de ma victoire : crois-moi, abandonnes ton dessein, où je prendrai tous les moyens pour assurer ma vengeance.

D. ALVAR.

Tu peux te couvrir des plus noirs forfaits, ils ne te coûteront guères : tu es sourd à tous les sentimens d'humanité.

FERDINAND.

Je remplis mes devoirs envers tous les peuples qui sont sous ma domination ; l'ambition de ton père me força de porter la guerre dans ses Etats, les bornes de nos gouvernemens ont été limitées par ces fiers Romains, et nous devons nous y renfermer.

D. ALVAR.

Qui le premier a affranchi ces bornes ? parles.

FERDINAND.

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer d'où peuvent naître nos différens.

D. ALVAR.

Tu craindrois de remonter à la source de tes injustices ; tu appelles remplir tes devoirs envers les peuples qui sont sous ta domination, les engager à te défendre contre un droit légitime que tu as toujours contesté. Il étoit aussi du mien de le réclamer ; à ton refus je me suis vu obligé d'employer mon pouvoir, afin de te forcer à la restitution ; j'étois sûr de vaincre, et tu serois en ma puissance si les charmes de ta fille n'avoient retenu mon bras prêt à frapper ; la beauté me désarme, je t'ai proposé d'abandonner mes droits si tu voulois me donner pour gage le nom de père ; je ne parle pas de la main de ta fille, je sais qu'elle ne peut entrer en compensation même avec tous les trésors de l'univers ; mais si l'amour unit les cœurs, il n'est point d'intérêts qui puissent les désunir ; tu n'as pas senti que tu lui préparois des peines qui retomberont sur toi.

FERDINAND.

Tu ne dois jamais espérer d'obtenir sa main. Je la forcerai de suivre ma volonté ; si elle est rebelle à mes ordres, ta mort sera sa punition. (*Il sort*).

SCENE V.

DON ALVAR, *seul.*

Ma mort ? elle me seroit bien douce sans le souvenir de ma mère : quel sera son sort ! Sans aucun appui ; il faudra donc la laisser en bute à la persécution d'un tyran, et dona Elvir, cette chère enfant, privée d'un père dès ses plus jeunes ans, ne vivra donc que pour accroître ses infortunes, et voir peser sur sa tête les malheurs de sa famille ! Puissances du ciel ! secourez-les ; ne permettez pas que l'innocence soit victime de l'ambition !

SCENE VI.

DON ALVAR, DON FÉLIX.

D. FELIX.

Vertueux ami, j'ai donc le bonheur de vous revoir !

D. ALVAR.

Vous, en ces lieux! vous remplissez mon cœur de satisfaction et d'effroi; votre amitié pour moi vous fait affronter les dangers auxquels votre état vous expose : vous êtes, ainsi que moi, prisonnier de guerre, et si l'on s'appercevoit que nous eussions la moindre communication ensemble, vous seriez perdu.

D. FELIX.

Ne craignez rien, Ferdinand a la plus grande confiance en moi; il ne peut me soupçonner, d'après le refus qu'il m'a fait de vous entretenir. Je lui ai fait appercevoir que je prenois peu d'intérêt à ce qui vous regarde, en lui disant que mon intention étoit de sonder votre façon de penser, et d'employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir, afin de vous faire désister de vos prétentions.

D. ALVAR.

Quoi! vous penseriez ? ....

D. FELIX.

Point du tout; il ne faut pas que le malheur nous abatte : les grandes ames savent le supporter; je connois votre cœur, mais je connois aussi les ruses que l'on a employées contre vous; on a profité d'un moment de faiblesse pour vous faire succomber. L'amour, ce tyran des cœurs, a seul part à votre infortune.

D. ALVAR.

Je ne le cache pas; la vue de dona Palmis fit sur mon cœur une impression si vive, que je perdis l'usage de mes sens; à peine revenu à moi, je n'ouvris les yeux que pour la trouver plus belle encore. Je crus appercevoir dans ses regards qu'elle étoit touchée de ma situation, ce qui s'est confirmé par le rapport de don Carlos. Depuis cette fatale entrevue, je sentis s'abattre mon courage; je ne pouvois porter que des coups incertains, croyant toujours percer le cœur de celle que j'adore.

D. FELIX.

L'amour est une passion dont les effets varient à l'infini, et font toujours dans l'ame quelques changemens, des vertus ou des vices, et d'un vaillant homme en fait souvent un lâche. Un cœur qui suit le torrent qui l'entraîne, ne connoît aucune borne; il brave le ciel mê

la vertu parle en vain, le penchant l'emporte et triomphe de tout. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous; rappelez votre courage; tâchez d'abandonner une passion qui fait votre malheur.

D. ALVAR.

Don Félix, je suis éloigné de vous soupçonner; mais je suis étonné d'un pareil langage; seriez-vous député de la part de Ferdinand, et penseriez-vous en effet pouvoir me faire changer de résolution ?

D. FELIX.

Il n'y auroit que ce moyen pour recouvrer votre liberté.

D. ALVAR.

Je deviendrois un esclave si je cédois à mon penchant pour mettre mon corps en liberté.

D. FELIX.

Une humiliante soumission à nos malheurs peut bien être appelée une servitude volontaire; mais songez que la pesante main du pouvoir vous accable; que ces prisons et ces chaînes sont les instrumens de ce pouvoir dont toute notre vertu et notre courage ne peuvent nous défendre.

D. ALVAR.

Dans l'humide profondeur d'un cachot la vertu peut régner; elle peut sourire dans la douleur et triompher de l'oppression.

D. FELIX.

Quel moyen de triompher !

D. ALVAR.

N'aurois-je donc plus d'amis pour prendre ma défense ? croyez-vous que les peuples des Asturies abandonnent ainsi leur Gouverneur ?

D. FELIX.

Plusieurs ont été députés vers Ferdinand pour lui offrir une rançon qu'il a refusée. Il pense, par ce moyen, terminer tous les débats qui ont allumé la guerre entre vos deux familles, et rester possesseur des provinces que le sort fit tomber entre ses mains.

D. ALVAR.

Il est dominé par l'ambition; cette passion affaiblit dans l'homme tous les sentimens d'honneur et d'huma-

nité, même envers ses enfans. Pouvoit-il trouver un moyen plus avantageux que celui d'unir nos deux familles ? j'aurois tout sacrifié, afin de posséder la main de dona Palmis, toute inimitié auroit cessé; mais rien ne peut lui faire entrevoir l'avantage qui auroit résulté d'une pareille alliance.

D. FELIX.

Toutes vos espérances sont évanouies ; il n'est qu'un moyen de vous soustraire à sa vengeance. Feignez de renoncer à la main de sa fille; il vous sera facile, après, de conclure un traité qui même vous deviendra avantageux. Vous sauvez vos jours qui sont dans le plus grand danger.

D. ALVAR.

L'homme juste, aux dépens même de sa vie, ne doit point agir contre sa façon de penser ; mon cœur ne sera jamais qu'à dona Palmis, et je feindrois d'y renoncer! que penseroit-elle ? Je deviendrois indigne des sentimens qu'elle a osé faire paroître à mon égard : elle resteroit en bute aux reproches de son père qui, chaque jour, lui marqueroit, par de nouveaux outrages, la faiblesse de son sexe, sur lequel l'amour prend un empire si puissant, et dont il est souvent la victime; ce seroit avec raison qu'elle pourroit assurer de l'inconstance des hommes.

SCENE VII.

DON ALVAR, DON FÉLIX, DON CARLOS.

D. CARLOS.

SEIGNEUR, je précède dona Palmis de quelques pas; elle desire vous entretenir.

D. ALVAR.

Dona Palmis! dieu! la pitié la porte jusqu'à venir visiter un malheureux! Quel cœur généreux !

D. CARLOS.

Elle a eu un entretien assez long avec Ferdinand ; elle en est sortie les larmes aux yeux, et Ferdinand, fort en colère, m'a donné des ordres pour doubler tous les postes de ses appartemens. J'ignore quel peut être le sujet qui l'a obligée à cette mesure ; ensuite il fit demander votre mère, à l'instant où je me disposois à la conduire vers vous.

D. ALVAR.

Vous auriez pu me rendre le service d'introduire ma mère en ces lieux ; tous mes maux seroient finis si je pouvois avoir le bonheur de la serrer dans mes bras.

D. FÉLIX.

Voici dona Palmis.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DONA PALMIS.

D. ALVAR.

Madame, comment reconnoître tant de bontés ! je ne mérite pas que vous vous intéressiez à mon sort.

DONA PALMIS.

Les ames sensibles doivent compâtir aux peines de leurs semblables ; l'infortune a des droits sur tous les cœurs, les menaces de mon père ne feront rien contre le parti que j'ai pris pour vous soustraire à sa colère ; c'est moi seule qui l'ai allumée, j'aime mieux périr mille fois et sauver vos jours ; si je suis cause de votre malheur, je dois employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour réparer mes torts.

D. ALVAR.

Vous, des torts ! ce sont les miens qui ont causé votre disgrâce. Je ne devois pas avoir la témérité de porter mes vœux vers un objet digne des Dieux ; si la punition de mon crime suffisoit pour vous rendre le bonheur, vous me verriez souffrir les plus cruels tourmens, sans me plaindre, ni sans en accuser le sort.

DONA PALMIS.

Écartons ces images ; les momens nous sont précieux. Don Carlos, redoublez votre zèle ; je me confie entièrement à vous ; vous êtes le seul en qui je puisse avoir recours.

D. CARLOS.

Madame, soyez persuadée que je ne démentirai point la confiance que vous avez en moi ; vous pouvez vous reposer sur mes soins et sur mon zèle à faire tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile.

DONA PALMIS.

En ce cas, crainte d'être découvert, disposez votre

garde, de manière que la sentinelle ne soit point à portée de vous voir entrer ni sortir de ce souterrain. Allez chercher des flambeaux; qu'il y en ait un allumé, et revenez le plus promptement possible.

D. CARLOS.

Madame, je vais exécuter vos ordres, et dans peu vous serez satisfaite. (*Il sort*).

SCENE IX.

DON ALVAR, DONA PALMIS, DON FÉLIX.

DONA PALMIS.

MALHEUREUX don Alvar! mon père a résolu votre perte; il n'est point de moyen de vous y soustraire qu'en prenant la fuite. Ces souterrains pratiqués par nos ancêtres peuvent nous en fournir les moyens; ils conduisent par plusieurs détours, dans la campagne, à un mille des sources de la rivière Desta. Cette grille a été placée dans cet endroit pour notre sûreté, afin de protéger notre fuite dans le cas où la ville seroit surprise par l'ennemi; ma mère seule en possédoit les clefs; à sa mort, mon père me les confia. Il ne pensoit guères que j'en ferois usage pour vous soustraire à sa vengeance.

D. ALVAR.

Je ne souffrirai point que vous exposiez vos jours pour sauver les miens.

DONA PALMIS.

Les vôtres me sont trop précieux, et si j'ai quelque pouvoir sur votre cœur, ne vous refusez point à ma prière.

D. ALVAR.

Mais ma mère et ma sœur! il faudra donc les laisser en bute à la persécution ? . . .

D. FELIX.

Mais, dans votre position, quels secours peuvent-ils attendre de vous ? de deux maux il faut éviter le pire. Je ferai tout pour vous prouver que vous n'avez pas d'ami dans lequel vous puissiez avoir plus de confiance. Jurez-vous mutuellement une foi inviolable.

D. ALVAR.

Je jure ici. . . .

DONA PALMIS.

Arrêtez ; si nous avons besoin de sermens pour nous unir, séparons – nous ; il n'y a que les ames viles qui jurent ce que souvent elles n'ont aucune envie d'exécuter. Combien ont faussé les sermens les plus sacrés ! ils osent encore se dire des hommes ! et moi je les regarde comme indignes de la société.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, DON CARLOS.

D. CARLOS, *avec deux flambeaux dont un est allumé.*

MADAME, vos ordres sont exécutés.

DONA PALMIS.

Don Alvar, il faut nous séparer.

D. ALVAR.

Il ne faut pas moins que vos ordres pour me faire éloigner de vous, mais croyez que mes pas et mes soupirs sont tous pour vous et pour ma mère ; je vous la recommande.

DONA PALMIS.

Elle m'est aussi chère que la mienne.

D. ALVAR.

Je la confie à vos soins ; Dieu ! mon cœur se brise ; cruelle séparation, que tu vas me coûter de larmes !

DONA PALMIS, *lui donnant un bracelet.*

Recevez ce bracelet pour gage de ma tendresse ; il vous reste des amis qui ne vous abandonneront pas.

D. ALVAR. (*à Don Félix*)

Adieu ! prenez soin de ma mère et de ma sœur. Adieu, mon ami : chère dona Palmis, je vous quitte, mais mon cœur reste auprès de vous. (*Il sort*).

DONA PALMIS *referme la grille.*

Malheureuse que je suis ! Dieu ! je me meurs !

D. FELIX.

Les forces lui manquent ; soutenons-là. O pouvoir de l'amour, qui change ainsi la position de notre ame ! . . . Allons, madame, reprenez votre courage.

DONA PALMIS.

Arrachez-moi de ces lieux; je sens mon cœur s'envoler pour le suivre. . . . Grand Dieu! protégez de malheureux amans! ne permettez point qu'ils soient victimes de l'ambition.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un Salon du Palais de Ferdinand.

SCENE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, DONA PALMIS *seule, assise auprès d'une table et plongée dans une profonde rêverie.*

ACCABLANTE pensée! puis-je desirer à présent de goûter les charmes de la vie! il n'en est plus pour moi. Puissance divine, prêtez-moi des forces pour m'élever au-dessus de moi-même! Rendez mon cœur ferme et inébranlable à l'approche de mon père; faites qu'il revienne de son aveuglement; que don Alvar triomphe, et qu'il fasse à jamais le bonheur de sa famille! Si je ne puis porter le doux titre de son épouse, qu'il puisse arriver heureusement dans les limites de son gouvernement, avant que mon père soit instruit de sa fuite: qu'il y soit reçu avec joie de tous ceux qui sont sous sa domination, comme étant le mortel le plus digne d'être leur ami, leur chef et leur père.

SCENE II.

DONA PALMIS, DONA FÉLICIA.

DONA FELICIA.

Madame, pardonnez si je viens troubler votre solitude; mais je ne puis vous voir plongée dans un chagrin si cuisant, sans chercher, autant qu'il est en mon pouvoir, les moyens de vous consoler.

DONA PALMIS.

Ah! ma chère Félicia, il n'y a que la mort qui puisse mettre un terme aux maux dont je suis accablée ; j'ai perdu pour jamais l'espoir de revoir don Alvar.

DONA FELICIA.

Je conviens qu'il est cruel pour deux cœurs qui s'aiment véritablement, d'êtres séparés l'un de l'autre ; mais, absent comme présent, l'on peut se garder une foi mutuelle ; l'espérance console, et nous fait supporter nos maux avec courage.

DONA PALMIS.

Hélas! il est perdu pour moi ; mon père est invariable dans ses volontés ; il a juré une haîne immortelle à la famille de don Alvar, et je ne dois le regarder que comme un ennemi ; voici sa mère qui s'avance ; retire-toi.

SCENE III.

DONA PALMIS, DONA ILDIONE, DONA ELVIR.

DONA PALMIS.

Infortunée mère! elle vient chercher de la consolation dans le cœur des affligés.

DONA ILDIONE.

Madame, pardonnez si j'ose me permettre de vous déranger ; mais la situation douloureuse où je me trouve, me force de chercher par-tout des ames sensibles qui s'intéressent à mon sort. Dans ce palais qui m'est donné pour prison, je ne vois que vous dont le cœur ne soit point fermé à la pitié.

DONA PALMIS.

Comment ne serois-je point sensible à vos maux ; c'est moi seule qui les ai causés, c'est moi qui vous plonge dans l'abîme où vous êtes tombée. Le ciel daignera me pardonner : un pouvoir invincible m'entraîna malgré moi, et me força de désobéir à mon père : les vœux que j'avois formés de devenir votre fille, ont allumé sa colère ; mais la mort que j'appelle à mon secours, viendra mettre un terme à mes souffrances, et vous affranchira des liens cruels qui vous retiennent ici, puisque mon père n'aura plus aucun sujet de vengeance.

DONA ILDIONE.

Adorable fille ! vivez pour être l'exemple de la vertu ; je serai heureuse si, dans ma captivité, et privée de mon fils, je puis encore jouir du bonheur de vous donner le doux nom de fille.

DONA ELVIR.

Madame, daignez me regarder comme une sœur ; vous seule pouvez me tenir lieu du frère que j'ai perdu ; nous le pleurerons ensemble.

DONA PALMIS.

Aimable enfant ! rassurez-vous, il n'est point perdu pour vous ; mais, pour moi, je ne le reverrai jamais !

DONA ILDIONE.

Quel espoir pouvons-nous former !

DONA PALMIS.

Il n'est plus au pouvoir de mon père.

DONA ILDIONE.

Que dites-vous ! expliquez-moi. . . .

DONA PALMIS.

J'ai sacrifié le devoir à l'amour le plus tendre, et tout ce que je devois à mon père, pour sauver les jours d'un fils si justement chéri ; et, au moment où je vous parle, il marche vers les sources de la rivière Desta ; seule je possédois les clefs qui pouvoient lui ouvrir le chemin du bonheur, s'il étoit possible qu'il pût le goûter éloigné de vous.

DONA ILDIONE.

Et de vous, ma chère fille ! Pardonnez ce nom.

DONA PALMIS.

Je me ferai toujours gloire de le porter.

DONA ELVIR.

Mon frère seroit sauvé, et par vos soins !... Permettez, par cet embrassement, que je vous en marque toute mon obligation.

DONA ILDIONE.

Vous méritez, par cette action, un sort plus heureux ; vous avez des droits sacrés à mon estime ; je vous suis redevable de la vie de mon fils ; tous les trésors de la terre ne payeroient pas un si généreux service.

DONA PALMIS.

Madame, cessez de vanter un service d'où dépendoit le bonheur de ma vie ; votre fils m'est aussi cher qu'à vous même : en travaillant pour vous, je travaillois pour moi ; je sens que mon existence est attachée à la sienne ; oui, quoiqu'il puisse arriver, je ne lui survivrois pas ; le coup qui lui donneroit la mort me priveroit de la vie.

DONA ILDIONE.

Ma chère enfant, rassurez-vous ; il faut espérer que le ciel en ordonnera autrement, et qu'il nous permettra de jouir un jour d'une félicité parfaite.

DONA PALMIS.

Puissent vos espérances ne pas être trompées ; je vais trouver mon père ; j'emploierai auprès de lui tout ce que je croirai capable de pouvoir toucher son cœur ; je lui montrerai sa fille soumise, respectueuse : mais, hélas ! dans l'accablement de la douleur, que pourrai-je lui dire ! Dieu protecteur des affligés, inspires-moi ; raffermis mon courage, et donnes-moi cette éloquence persuasive qui seule est capable de détourner le courroux d'un père irrité ! Adieu, madame ; je vous quitte à regret ; mais enfin il le faut.

SCÈNE IV.

DONA ILDIONE, DONA ELVIR.

DONA ELVIR.

Ma mère, en la voyant s'éloigner de nous, je ne saurois retenir mes larmes ; moi qui n'ai jamais éprouvé de plus grande satisfaction que près de vous, et de peines qu'en votre absence, je sens, dans cet instant, que dona Palmis me devient chère : je redoute pour elle l'instant qu'elle approchera de son père.

DONA ILDIONE.

Hélas ! ma fille, je le crains autant que toi ; nous n'avons, dans ce palais, qu'elle seule qui compâtisse à nos peines ; son père peut nous en priver, et nous ôter le seul moyen qui puisse adoucir notre captivité. L'homme insensible que rien ne touche, semble trouver la félicité dans la douleur qu'il cause.

DONA ELVIR.

Eh bien, ma mère, devant les tyrans il faut retenir ses larmes; ils n'auront pas au moins le plaisir de nous les voir répandre.

DONA ILDIONE.

Tu as raison, ma fille, prenons un caractère qui nous élève au-dessus de la faiblesse de notre sexe; que la fermeté que nous montrerons dans notre malheur, devienne pour lui un supplice aussi grand que le nôtre. Le voici; Dieu! soutenez mon courage.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FERDINAND, DEUX GARDES.

FERDINAND.

MADAME, quand vous voudrez nous traiterons ensemble des intérêts qui vous sont chers; je vous procurerai un entretien avec votre fils, si vous voulez l'engager à me laisser maître des provinces qui sont en mon pouvoir, et de renoncer à aspirer à la main de ma fille. Je vous rend la liberté; je vous ferai reconduire, ainsi que lui, sous sauve-garde, jusqu'aux portes d'Oviedo; que les rivières d'Ove et d'Eva deviennent dorénavant les limites de nos deux gouvernemens.

DONA ILDIONE.

Est-ce à toi à me faire une pareille proposition?

FERDINAND.

Qui plus que le vainqueur a droit de commander et d'imposer des loix au vaincu?

DONA ILDIONE.

Ces droits, sans doute, tu les as, si la cruauté est la règle du pouvoir: tu peux être le maître du monde, mais tu ne peux m'opposer de prétentions légitimes; le ciel n'autorisa jamais l'oppression: montres-nous une loi qui unisse la bonne foi avec l'infidélité dans les traités: mais toi, tu sais t'affranchir de tous les droits de la nature; tu n'es qu'un tyran dont l'ambition fait agir toutes les pensées, tu ne regardes point l'injustice de la cause, tu as renoncé à l'humanité, ou plutôt tu ne l'as jamais

connue ; ton cœur n'est point ému par la pitié ; regarde autour de toi, tu n'es jamais entouré que par le crime.

FERDINAND.

Il vous sied bien d'oser parler ainsi, madame ; redoutez ma colere.

DONA ILDIONE.

Je méprise ta colère, comme le rocher méprise l'onde qui murmure et s'agite vainement à ses pieds.

FERDINAND.

L'onde n'est enflée que par le vent, elle se brise contre le rocher : je serai pour vous ce rocher, et vous serez obligé de venir calmer votre fureur à mes pieds.

DONA ILDIONE.

Nous pouvons te braver : si tu savois le peu d'impression que font sur moi tes menaces, ta colère redoubleroit ; mais jamais tu ne pourras ébranler mon courage, les plus cruelles tortures, même la mort, ne pourront nous faire fléchir devant toi.

FERDINAND.

Il ne tient qu'à moi de l'ordonner ; vous devez savoir que votre vie est dans mes mains.

DONA ILDIONE.

Oui ; c'est pourquoi je la méprise.

DONA ELVIR.

Nous nous croyons indigne de la conserver, si nous ne la devions qu'à votre pitié.

FERDINAND.

Faible enfant, ne voudrois-tu pas me braver ?

DONA ILDIONE

Vois en elle le germe du mépris que tu inspires, et qui doit se développer avec l'âge.

FERDINAND.

O rage ! ô fureur ! vous allez bientôt sentir les feux de ma vengeance.

DONA ILDIONE.

Allons, emportes-toi, échauffe ton esprit ; ta colère est au-dessus de moi : vois combien tu es peu de chose, puisque des malheureux, tels que nous paroissons à tes

yeux, peuvent troubler ton ame, faire changer ton visage et te livrer aux plus grands emportemens. Par tes paroles tu voudrois nous inspirer de la terreur; mais frémis toi-même de montrer ainsi de la crainte.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, GÉLÉON, DEUX GARDES.

GÉLÉON.

SEIGNEUR, permettez que je vous entretienne d'objets très-intéressans.

FERDINAND.

Madame, retirez-vous; et pensez mûrement à ce que votre intérêt vous commande; je vais dans l'instant vous faire conduire dans un lieu où vous pourrez vous entretenir librement avec votre fils; vous me ferez ensuite part de la résolution que vous aurez prise.

DONA ILDIONE.

Le destin seul peut décider notre sort; mais crains qu'il ne soit pas à ton égard aussi favorable que tu le penses: l'Etre qui veille sur tout ce qui respire, ne permettra pas toujours que le vice triomphe de la vertu.

SCENE VII.

FERDINAND, GÉLÉON, DEUX GARDES.

FERDINAND.

QUEL est le sujet de ton message?

GELEON.

Seigneur, don Alvar vient de se soustraire à votre vengeance.

FERDINAND.

Que dis-tu? explique-toi.

GELEON.

Seigneur, on a, comme de coutume, été visiter le prisonnier pour lui porter les provisions ordinaires; j'accompagnois celui qui est chargé de cet emploi, notre surprise fut sans égale de ne plus trouver l'objet de votre haîne.

FERDINAND.

Don Alvar me seroit enlevé! fais-moi venir don Carlos.

GELEON.

Je le vois qui s'avance.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DON CARLOS.

FERDINAND.

QUE viens-tu m'apprendre?

D. CARLOS.

Seigneur, je vous cherchois pour savoir vos ordres.

FERDINAND.

Instruis-moi de la fuite de don Alvar; qui peut l'avoir protégé, quel chemin il a pris, et où il peut être.

D. CARLOS.

Seigneur, personne jusqu'à cette heure ne m'en a donné aucune connoissance.

GELEON.

La Garde a été doublée et changée de poste par les ordres de don Carlos: j'ai suivi ses volontés.

D. CARLOS.

Il est vrai, Seigneur, que j'ai fait doubler les postes depuis que vous avez permis à don Félix de visiter don Alvar, et les factionnaires nous auroient avertis s'ils l'avoient vu sortir accompagné de quelqu'un qui leur soit inconnu; je suis persuadé qu'il n'a point passé par cette porte, c'est cependant la seule issue par laquelle il pouvoit vous échapper.

FERDINAND, *à Géléon.*

Depuis quel temps l'as-tu vu ?

GELEON.

Seigneur, il y a vingt-quatre heures, comme à l'ordinaire.

FERDINAND.

Quelqu'un n'aura pas fait son devoir, Géléon; allez rassembler différens détachemens de cavalerie: qu'ils se répandent dans les campagnes voisines, pendant que l'on

va faire perquisition dans toute la ville : je prétends que l'on ne cesse les poursuites que lorsqu'il sera remis en mon pouvoir.

GELEON.

Seigneur, je vais redoubler de zèle, afin de vous satisfaire.

SCENE IX.

FERDINAND, DON CARLOS, LES DEUX GARDES.

FERDINAND.

Don Carlos, j'attends tout d'un serviteur fidèle : comptes d'avance sur la reconnoissance du service que tu vas me rendre ; il s'agit d'assurer ma vengeance ; pour cet effet, passe dans l'appartement de dona Ildione, empares-toi d'elle et de sa fille, qu'à la nuit fermée on les fasse conduire, par la porte du sud, dans la tour de Galba, et que du haut elles soient précipitées dans les fossés ; le peuple apprenant leur mort l'imputera à leur désespoir, et ma vengeance sera à moitié satisfaite.

D. CARLOS.

Seigneur....

FERDINAND.

Point de réplique : tu me connois, mérite mes bienfaits ou ma colère... Que ma fille se rende sur-le-champ dans ces lieux.

SCENE X.

FERDINAND, DEUX GARDES.

FERDINAND.

Il vient donc de m'être enlevé ! et je ne puis connoître le chef d'un complot que l'on trame sourdement ; mais je ferai tout trembler par la vue des supplices que je leur prépare. Dans la fureur qui me transporte, il n'est rien que je n'entreprenne pour me venger. Oui, je jure la perte de tous ceux sur lesquels planera le moindre soupçon. Aucunes larmes, aucunes prières ne pourront m'attendrir ; rien ne pourra faire tomber le poignard de mes

mains ; la clémence ne fait que des ingrats, la sévérité imprime la crainte. Le volcan qui lance ses flammes, éloigne de lui le voyageur ; je serai le volcan, je serai comme la lave brûlante qui consume tout ce qui s'oppose à son cours. Voici ma fille, dissimulons.

SCENE XI.

FERDINAND, DONA PALMIS, DEUX GARDES.

DONA PALMIS.

SEIGNEUR, je viens savoir le motif qui m'a fait appeler vers vous ; cet ordre m'a été communiqué de manière à me faire penser que j'avois attiré sur moi votre courroux.

FERDINAND.

Il se peut que j'aie contre vous des sujets de plainte ; vous ne devez pas disposer de votre cœur sans mon aveu. Et pour qui encore ! pour un ennemi ! Avez-vous oublié le sang dont vous sortez, votre rang ?

DONA PALMIS.

L'amour ne consulte ni le rang ni la fortune ; ce sentiment se glisse malgré nous dans notre cœur, et la première impression est toujours la plus forte.

FERDINAND.

On doit s'élever au-dessus de soi-même, consulter la raison. Il s'est présenté différens partis pour obtenir votre main ; vous avez toujours refusé de condescendre à mes desirs ; je n'ai point persisté dans ma résolution, croyant votre cœur incapable d'aucun attachement : un ennemi se présente à vos yeux, et vous en êtes frappée comme d'un coup de foudre ! Un objet qui ne devoit inspirer que du mépris, devient pour vous la cause d'un sentiment contraire !

DONA PALMIS.

Etrange effet de la sympathie qui s'empare, malgré nous, de toutes les facultés de notre ame, et subjugue notre raison !

FERDINAND.

La sympathie n'est que l'effet de la prévention, un

terme choisi pour donner un motif à des refus volontaires. Qui a pû tant vous charmer dans la personne de D. Alvar?

DONA PALMIS.

Tout.

FERDINAND.

Tout?

DONA PALMIS.

Oui, Seigneur, tout.

FERDINAND.

En quel instant avez-vous conçu le détestable projet de faire le malheur de ma vie et le vôtre?

DONA PALMIS.

Le jour même où don Alvar vint pour la troisième fois aux portes de cette ville, avec toutes ses forces; ce fut au moment où ce héros alloit triompher, au moment qu'il touchoit à la victoire, que vous étiez enveloppé par ses troupes, et prêt à succomber sous le nombre des assaillans; je me jettai au milieu de l'ennemi pour vous sauver du danger; c'est là que je le vis semant par-tout la crainte, l'épouvante et l'admiration. Je me présente à ses regards; il me fixa d'un air plein de douceur et de majesté; il ordonna au même instant à ses troupes de ménager mes jours; le soldat qui ne doit connoître que les ordres de son chef, posa les armes, et ne songea plus à se défendre contre les vôtres que vous encouragiez par votre exemple. Il fut vaincu par humanité pour moi; ce que j'avois entrepris pour conserver votre gloire, fut cause de sa perte, et je dois à sa générosité l'avantage de vous voir rentrer vainqueur dans votre palais. Soyez aussi humain que lui; ne perdez pas l'occasion de faire, dans cet instant, une alliance qui assurera à jamais votre bonheur et celui des deux familles.

FERDINAND.

Jamais.... ma fierté ne peut s'abaisser au point de souffrir que ma fille soit le prix du vaincu.

DONA PALMIS.

Il étoit sur le point d'être le vainqueur, et je suis persuadée qu'il ne vous auroit pas traité aussi inhumainement; sans avoir égard à son rang, vous l'avez fait garder à vue dans les souterrains de votre palais.

FERDINAND.

Oui; mais toutes mes précautions ont étés vaines, il a su corrompre ses Gardes, et s'est soustrait à ma vengeance.

DONA PALMIS.

Quoi! mon père, vous savez?...

FERDINAND.

Et vous aussi? Vous vous troublez.

DONA PALMIS.

Mon père...

FERDINAND.

C'est vous qui avez favorisée sa fuite, je le vois, et je vais m'en assurer. Il est possible d'appercevoir si la grille a été ouverte depuis peu, il n'y a que vous et moi qui en possédons les clefs: il est donc vrai que ma propre fille servira d'instrument pour ma ruine; mais je vous sacrifierai plutôt, j'oublie que je suis père, et je ne veux plus vous traiter que comme une ennemie; c'est sur vous que retombera ma colère; don Alvar m'échappe; je ferai son supplice en punissant une perfide; je lui ôterai tout espoir: je n'hésiterai point à répandre le sang d'une fille qui a tout fait pour me perdre. (*Il sort avec les Gardes*).

SCENE XII.

DONA PALMIS, *seule.*

Ah! mon père, arrêtez.... je n'ai voulu que votre gloire, je n'ai voulu que vous épargner un crime. Il me fuit, il ne m'écoute pas.... quelle cruelle alternative! je ne peux être qu'ingrate, tel parti que je prenne; en protégeant mon amant, je trahis mon père; en servant la vengeance de mon père, je fais mourir mon amant.... Je ne dois point balancer entre l'amour et le devoir filial; en ne consultant que l'humanité, j'ai déjà trahie l'un, et je vais me trouver victime de la fureur de mon père. Puissance suprême, inspires-lui plus d'humanité! ou donnes-moi la force de supporter avec courage un supplice qui me deviendra bien doux, puisqu'il me délivrera du fardeau de la vie!... Un froid saisissement a glacé toutes les facultés de mon ame! Dieu! si vous n'exaucez point mes vœux, sauvez du moins don Alvar seul: je

suis coupable. Hélas! si l'amour est un crime, pourquoi donc nous fais-tu naître avec des desirs ? Tout dans la nature connoît ce sentiment, et tu voudrois me punir d'avoir suivi ta loi ! Non, l'amour doit l'emporter ; il brise les liens du sang, il efface de mon cœur le nom sacré de père. Que ce nom ne soit plus prononcé... Que dis-je ? insensée, je m'égare ; qui peut oublier le respect et la soumission que l'on doit à celui qui nous a donné le jour ? Il est injuste, cruel, mais en fuyant épargnons-lui des crimes ; le temps ramenera son cœur à la clémence. Il viendra peut-être un jour où je pourrai, sans frémir, me jetter dans ses bras, et sans avoir à lui reprocher les malheurs de sa fille.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente une Forêt obscure ; il est nuit.

SCENE PREMIERE.

DON ALVAR, *seul.*

ME voici donc échappé à la fureur de Ferdinand ; faut-il que je sois réduit à l'extrêmité de m'éloigner de ce que j'aime ? Je suis sans armes, à la merci de ceux que je puis rencontrer ; tâchons de profiter de la nuit pour nous rendre aux sources Desta : si je puis passer le pont sans être rencontré, je rentre sur les terres de mon gouvernement. Je rassemblerai mes amis, mes troupes ; je reporte la guerre dans des lieux où il n'y a qu'un instant j'étois prisonnier ; je fondrai, comme un lion furieux, sur les troupes de Ferdinand. La tempête s'élève ; c'est au ciel à déterminer où tombera l'orage. Que chaque coup nous immole une vie ; si nous devons succomber, entraînons quelqu'un avec nous, comme les tours tremblantes écrasent en tombant les édifices qui les avoisinent. Oui, Ferdinand, je jure ta perte. Que dis-je! le desir de la vengeance me jette dans le délire. Ah! dona Palmis, je formerois le projet de vous priver d'un père ! eh ! de quel

œil me regarderiez-vous ? Vous seule retenez mon bras ; je ne puis vous posséder, il est vrai ; mais vous m'avez donné votre cœur ; un si beau présent doit désarmer ma colère.

SCENE II.

DON ALVAR, DON FÉLIX.

D. ALVAR, *bas.*

Qui s'approche vers moi ?

D. FÉLIX.

Où pourrai-je le rencontrer ? ces chemins ne sont pas pratiqués ; je vais au hasard.

D. ALVAR.

Qui s'avance ?

D. FELIX.

Quoi ! c'est vous, digne ami ? la fortune m'est favorable, puisque j'ai le bonheur de vous rencontrer.

D. ALVAR.

Don Félix, vous hasardez vos jours, en vous éloignant de la ville ; vous savez que vous êtes gardé à vue, pourquoi vous exposer au danger d'être surpris ? nous serions tous deux victimes de notre imprudence.

D. FELIX.

C'est par les ordres de dona Palmis qui vous conjure de ménager son père. Elle m'envoie vers vous ; je suis muni d'un ordre que Ferdinand a donné à don Carlos pour entourer le pont de troupes nécessaires, afin d'empêcher votre passage ; étant inconnu vous vous en servirez comme étant celui auquel il aura été donné, et personne ne pourra rien soupçonner. (*Don Félix lui remet l'ordre.*)

D. ALVAR.

Ce que vous me dite est-il bien vrai ! le ciel protège donc la vertu ? Par ce moyen, je placerai ces troupes de manière à ce qu'elles ne puissent point nous nuire ; mais ma mère et ma sœur, que vont-elles devenir ? Ferdinand ne peut tarder d'être instruit de ce qui se passe, et tout son courroux retombera sur elles.

D. FELIX.

Dona Palmis les protégera contre la colère de son père.

D. ALVAR.

Eh! mon ami! je tremble même pour elle ; avec un pareil tyran ses jours ne sont point en sûreté.

D. FELIX.

Ferdinand n'est-il pas son père ?

D. ALVAR.

Ah! l'ambition sacrifie tout; peuples, parens, amis ; combien de sang n'avons-nous pas vu couler par la fureur de l'ambition! Elle porte le fils à égorger son père, le père son épouse, le frère sa sœur, l'amant sa maîtresse. C'est l'ambition seule qui brise les liens de la société. Sont-ils une fois rompus, le carnage et la désolation en sont les fruits. Ferdinand marche à grands pas dans la carrière du crime, et rien ne lui coûtera pour satisfaire sa vengeance.

D. FELIX.

Nous! marchons à plus grands pas dans le chemin de la vertu, et nous triompherons de tous les obstacles. Je retournerai à la ville, Ferdinand m'y laisse toute liberté ; il croit que je lui suis dévoué, tout me sera facile ; il me permettra d'entretenir votre mère ; je disposerai tout : j'engagerai Ferdinand à s'éloigner de son palais, en l'invitant à se montrer à ses gardes, afin de leur donner lui-même des ordres du côté opposé à ceux qu'il a donnés à don Carlos ; je saisirai le moment de son absence, pour soustraire votre mère ; je la conduirai près du pont : profitez de la nuit pour vous y rendre ; disposez tout de manière à ce que nous n'éprouvions pas d'obstacles ; pendant ce temps, je me rendrai à la ville ; là, j'employerai la ruse pour venir à bout de mon projet.

D. ALVAR.

Croyez-vous que Ferdinand soit si confiant que de...

D. FELIX.

Les tyrans se laissent prendre dans les piéges les plus innocens. Il ne s'agit que de paroître vouloir les servir, et tomber dans leurs desseins, pour qu'ils vous confient leurs intérêts. Soyez sans inquiétude ; fiez-vous à mes

soins. La nuit me favorise ; vous, tâchez de vous approcher du pont le plutôt que vous pourrez.

D. ALVAR.

Je vais au hasard : ces chemins me sont inconnus. Je crains bien que le jour ne me surprenne, sans avoir trouvé celui qui doit m'y rendre, et que Ferdinand n'ait fait porter des forces de ce côté, avant que je sois arrivé.

D. FELIX.

L'ordre qu'il a donné à don Carlos et que je viens de vous remettre, vous assure qu'il ne s'occupe plus de cet endroit qui peut être gardé par très-peu de troupes. Celles qui y sont ordinairement suffisent pour empêcher votre passage, si elles étoient instruites. Je vous quitte, dans l'espérance de voir réussir, au gré de mes vœux, une entreprise qui assurera votre bonheur.

D. ALVAR.

Mon bonheur ! éloigné de dona Palmis !

D. FELIX.

Vous êtes assuré de son cœur ; elle vous a donné des preuves de son attachement ; il faut tout attendre du temps. Séparons-nous ; les momens sont précieux ; je vais prendre un sentier opposé à celui par lequel je suis venu, crainte d'avoir été apperçu ; car il n'étoit pas entièrement nuit quand je suis entré dans la forêt.

D. ALVAR.

Allons, mon véritable ami, tâchez de réussir dans votre projet, et qu'à tant de services je vous doive encore la délivrance de ma mère ; soyez assuré de ma reconnoissance.

D. FELIX.

Ne parlez point de reconnoissance ; conservez-moi votre amitié, je serai bien dédommagé des efforts que je ferai pour la mériter.

SCENE III.

D. ALVAR *seul.*

Dans quelques heures je vais être libre : je serai hors de la puissance d'un homme injuste et barbare : je dois ma délivrance à l'amour et à l'amitié : voici l'instant où

tous les yeux vont être fixés sur moi, il faut aussi que mes succès fixent ma destinée, celle de ma mère et de dona Palmis. Ce jour nous ensevelira dans le tombeau ou nous élevera pour jamais à la renommée la plus brillante. Je vais tout employer pour délivrer la terre d'un tyran qui s'abreuve à longs traits des pleurs des orphélins, qui se baigne dans le sang, ne se plaît que dans les cris et les gémissemens : il ne respecte ni la timide innocence de ma sœur, ni l'âge avancé de ma mère : toutes deux sont encore dans la captivité. Quand je songe qu'il a fallu supporter un si cruel affront, toute ma fureur se rallume, je frémis de rage; il n'est que le seul espoir de la vengeance qui puisse me faire supporter un coup aussi accablant. Marchons à travers ces sentiers avec l'espérance de voir bientôt le chemin qui doit me conduire au lieu desiré.

SCENE IV.

DONA ILDIONE, DONA ELVIR, DON CARLOS.

D. CARLOS.

MADAME, prenez courage, le jour ne tardera pas à paroître, et je pourrai guider vos pas plus aisément. Il a fallu profiter de l'obscurité de la nuit pour vous soustraire à la vengeance de Ferdinand. Asséyez-vous un instant, afin de rappeler vos forces épuisées par la difficulté des chemins; mais il est indispensable de les prendre pour éviter la surveillance des gardes.

DONA ILDIONE.

Homme compâtissant! je suis confondue, accablée de tant de générosité.

D. CARLOS.

Dona Palmis à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir, au moment où vous parûtes à ses yeux, versa des larmes d'amitié sur votre destinée : elle résolut d'adoucir votre sort; mais lorsque, par votre fier dédain et vos réponses hardies vous eûtes excité la rage de son pere à prononcer l'arrêt de votre mort, elle seule, dont le cœur vertueux ne cherche quà faire le bien, me conjura de vous sauver. Elle savoit que Ferdinand comptoit que je lui

étois entièrement dévoué, mais elle connoissoit mon cœur, elle savoit que je ne servirois jamais d'instrument à la tyrannie, ce qui l'a rassurée. Son père vous remit entre mes mains pour vous précipiter du haut de la tour de Galba. Mon embarras empêcha l'effet de ma joie en apprenant qu'il me chargeoit de cet emploi Pour réussir dans mon dessein et vous soustaire au sort qui vous menaçoit, je n'ai eu d'autre moyen que de vous faire descendre dans la tour, et vous conduire, par les voûtes qui donnent dans les fossés de la ville, de remonter fermer les portes et de sortir sans vous, afin de ne point donner de suspicion; ensuite je fus vous rejoindre pour vous conduire et vous guider jusqu'à ce que vous soyez en sûreté.

DONA ILDIONE.

J'ai suivi aveuglément votre volonté; j'admire votre courage et votre prudence; vous ne m'avez pas dit que Ferdinand vous avoit chargé du soin de notre mort. Ah! quand je posséderois tout l'or répandu sur la terre, je ne pourrois jamais payer l'excès de tant de bontés. Votre généreuse main m'a délivrée et rendu la liberté; ah! je vous dois une double vie.

D. CARLOS.

Quel est le mortel qui ne feroit pas tous ses efforts pour secourir des infortunés ?

DONA ELVIR.

Je crains bien que la colère de Ferdinaud ne retombe sur vous. Il me semble l'entendre prononcer les mots *enfer* et *malédiction*, et tout faire trembler autour de lui.

D. CARLOS.

Oui; mais vous n'êtes plus en son pouvoir. En apprenant votre fuite, sa rage va éclater, je le sais, mais elle sera bientôt retenue par la crainte. Il tremble lui-même au seul nom de votre frère; car combien de fois m'a-t-il dit: « don Carlos, il faut te l'avouer, malgré le nombre » de mes soldats, je crains toujours don Alvar, son nom » me saisit d'effroi et me poursuit jusques dans les bras » du sommeil; il y a sans doute une puissance du ciel ou » des enfers qui le protège, je n'ai jamais été vaincu que » lorsqu'il s'est opposé à moi: quand ai-je fait des con-

» quêtes ? quand il étoit absent. Son nom fut toujours » le vainqueur et l'effroi de mes troupes. Que n'ai-je » l'Europe entière contre moi, plutôt que ce redoutable » ennemi ; outre son épée, il triomphe encore par la force » de son génie, il porte au loin ses regards pénétrans. » Calme dans la tempête et dans le trouble, il pense sur » les moindres évènemens, et fait servir tout à ses » desseins ». Voilà comme il regarde don Alvar ; aussitôt qu'il apprendra que vous n'êtes plus en son pouvoir, il le redoutera bien davantage encore ; il se reposoit sur ce qu'il lui feroit toutes propositions avantageuses, afin de l'engager à vous donner votre liberté.

DONA ILDIONE.

Cependant il avoit ordonné notre mort.

D. CARLOS.

Voilà ce qui perd les tyrans : il croient, en répandant le sang, assurer leur domination ; ils l'affaiblissent, ils se font au contraire plus d'ennemis, ils révoltent toute la nature contre eux-mêmes ; ceux qui les servoient avec zèle, les abandonnent, en reconnoissant leur égarement, et la honte s'empare d'eux lorsqu'ils se ressouviennent qu'ils ont servi d'instrument au crime, faute d'avoir refléchis que le servir, c'est le partager. Je suis moi-même dans ce cas, et je ferai désormais tout ce qui sera en mon pouvoir pour réparer mes torts, innocens, à la vérité ; car je m'étois égaré sur la conduite de Ferdinand.

DONA ILDIONE.

Rassurez-vous ; car, quel est l'homme dont la raison ne s'endort pas ? mais il est toujours pur et toujours innocent, si au point du jour il se réveille pour la vertu ; ce que vous venez de faire, prouve la bonté de votre ame.

DONA ELVIR.

Ma mère, j'entends marcher, ou quelque chose qui agite le feuillage... écoutons.

D. CARLOS.

Oui, l'on approche ; ne faisons point de bruit, crainte d'être apperçus.

SCENE V.

DON ALVAR, DONA ILDIONE, DONA ELVIR, DON CARLOS.

D. ALVAR, *dans le fond.*

JE me suis égaré, je reviens sur mes pas, car j'ai déjà passé dans cet endroit.

DONA ELVIR.

L'on approche de ce côté.

D. CARLOS, *mettant la main sur son épée.*

Soyez sans crainte... Qui êtes-vous ? défendez-vous.

D. ALVAR.

Je suis sans armes.

DONA ILDIONE.

C'est mon fils !

DONA ELVIR.

C'est mon frère!

D. ALVAR.

Vous, ma mère! ma sœur! embrassez-moi.

DONA ILDIONE.

Mon fils, j'ai donc encore le bonheur de te presser contre mon sein: ô jour heureux! Don Carlos, partagez ma joie.

D. ALVAR.

Don Carlos! ah! digne ami; quel hasard vous conduit en ces lieux?

DONA ILDIONE.

Sa généreosité lui fait entreprendre de braver tous les dangers pour nous soustraire à Ferdinand, et nous conduire, par les détours de cette forêt, dans les lieux que lui avoit indiqués dona Palmis.

D. ALVAR.

Dona Palmis! ah! peut-on montrer une ame plus magnanime! elle s'expose à tout le courroux de son père pour protéger des infortunés.

D. CARLOS.

Il est instruit de votre fuite; il sait même que c'est elle qui l'a protégée; les ordres sont donnés par tout pour

s'opposer à votre passage, de quelque côté que vous tourniez vos pas.

DONA ELVIR.

Je crains bien que nous ne puissions pas arriver au lieu de notre destination avant que Ferdinand en soit informé.

D. ALVAR.

La nuit nous favorise: Ferdinand dans les bras du sommeil se repose sur les ordres qu'il a donnés, et dont les plus essentiels ne seront pas exécutés.

DONA ILDIONE.

Ah! mon fils, l'innocence repose! mais le crime veille toujours; il porte sans cesse ses regards farouches sur tout ce qui l'entoure: il n'est jamais tranquille; chaque battement de son cœur l'avertit de se tenir sur ses gardes; tout ce qui s'offre à sa vue semble lui dire: prends-garde à toi, l'on en veut à tes jours; l'ambition seule le rassure et lui crie: Courage, encore une victime, et tu as affermi ta puissance. Tel est Ferdinand, il marche de forfaits en forfaits.

D. ALVAR.

Oui, mais il ne voit pas l'abîme qui s'entrouvre sous ses pas; le jour ne paroîtra que pour offrir à ses yeux un lion furieux, altéré de sang et de carnage, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage, jusqu'à ce qu'il ait atteint sa proie.

D. CARLOS.

Modérez vos transports; peut-être Ferdinand se voyant réduit à recommencer la guerre, entrera-t-il en composition avec vous!

D. ALVAR.

Moi! jamais! je ne serai plus trompé par ses promesses perfides. N'est-ce pas sous les apparences les plus pacifiques, qu'il vient de désoler nos campagnes? à la voix du tyran, ses soldats se firent un jeu de massacrer les enfans sur le sein de leur mère: les époux, les fils n'eurent d'autres secours que le désespoir. Il regardoit le carnage d'un œil tranquille. Arrêtes-là, mon ame, reposes-toi sur cette idée; ne vois point d'autre image que celle-ci jusqu'à ce que le temps te favorise, et que tu puisses réveiller la vengeance; ne point punir un tyran, c'est partager ses crimes.

DONA ILDIONE.

A ce transport je reconnois mon fils; oui, viens venger la mort de ton père: éloignons-nous de cette terre souillée par le crime. O vous de qui les soins généreux m'ont préservée de la mort, daignez guider nos pas dans ces routes qui nous sont inconnues!

D. CARLOS.

Madame, soyez sans inquiétude, je ne vous abandonnerai point: je laisse Ferdinand se plaindre de ma fidélité; puisse mon absence lui faire sentir combien étoit cruel l'ordre qu'il m'avoit donné!

D. ALVAR, *à sa mère.*

Don Felix, ce véritable ami, s'occupe maintenant de vous soustraire à Ferdinand; n'étant instruit de rien, je tremble qu'il ne soit victime de son zèle.

DONA ILDIONE.

Mon dieu! protéges la vertu; ne permets pas que l'innocence succombe; elle a des droits sur tes bienfaits.

D. ALVAR.

Dona Palmis va donc rester seule en bute à la colère d'un monstre vomi des enfers pour tourmenter les humains! je ne puis supporter cette idée, mon sang bouillonne de colère.

D. CARLOS.

Seigneur, calmez-vous; songeons à nous éloigner de ces lieux. Don Felix apprenant que votre mère n'est plus au pouvoir de Ferdinand, ne tardera sûrement pas à se rendre aux sources, pour assurer votre passage; il est porteur d'un ordre que je lui ai remis; et par ce moyen, il nous sera facile de nous échapper. Ferdinand s'est pris lui-même dans le piège qu'il vouloit vous tendre, par cet ordre il m'a rendu maître du passage qui est pour nous le plus important.

D. ALVAR.

Il me l'a remis pour que j'en fisse usage comme si c'étoit vous-même.

D. CARLOS.

Sa prévoyance est grande, et le hazard nous sert autant que la ruse; allons, madame, encore un peu de courage, nous sommes aux portes du bonheur.

(*Ici on tourne les portans et le jour vient doucement*)

DONA ILDIONE.

Allons, ma fille, tu as l'espérance de ne plus quitter ton frère et ta mère.

DONA ELVIR.

Je n'ai jamais rien éprouvé de cruel comme cette séparation! mais le plaisir de nous voir rassemblés me donnera des forces pour continuer notre route jusqu'à notre destination.

DONA ILDIONE.

Aimable enfant, qui devois être victime de la tyrannie, tu vivras! mais de bonne heure tu auras senti les peines attachées à l'espèce humaine.

D. ALVAR.

Ma mère, votre vertu lui apprendra à les supporter avec courage.

DON CARLOS.

Le jour commence à paroître; précipitons notre marche autant qu'il nous sera possible, afin de déjouer tous les projets de Férdinand.

D. ALVAR.

Ce jour éclairera de grands événemens: puissent t-ils ne pas se passer sans punir de grands crimes!

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente des Rochers; un Pont de rocher traverse le Théâtre: dessous l'on voit passer la rivière Desta. Le Pont doit être construit de manière que l'on puisse passer dessus.

SCENE PREMIERE.

DON FÉLIX, *seul, arrivant de la ville.*

Me voici aux sources Desta; je ne vois personne. Don Alvar auroit-il passé le pont? je n'ose m'informer avant d'en être instruit; je tremble que Ferdinand ne

soit sur mes pas. L'absence de don Carlos lui a donné des soupçons, il s'est rendu à la tour de Galba ; n'ayant point trouvé dona Ildione, et ne l'ayant pas vue dans les fossés, il a prévu que l'on avoit favorisé sa fuite, et s'est lui-même mis en marche pour s'opposer à toute entreprise ; il a même donné des ordres pour que l'on s'empare de moi ; heureusement que le tumulte qui règne dans la ville, m'a averti, sans quoi je serois victime de sa fureur.

SCENE II.

DONA PALMIS, DON FÉLIX.

DONA PALMIS.

Vous voilà, Seigneur ! je vous rencontre heureusement.

D. FELIX.

Quoi ! c'est vous, madame ? que venez-vous chercher dans ces lieux ?

DONA PALMIS.

Avez-vous vu don Alvar ? Don Carlos n'est point venu me faire le rapport de la fuite de dona Ildione et de sa fille, si elles sont rendues heureusement.

D. FELIX.

Madame, je ne suis instruit de rien : je ne sais si don Alvar a passé le pont, je suis dans la même inquiétude que vous.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DON CARLOS *descendant du pont.*

DONA PALMIS.

Voici don Carlos ; quelle nouvelle vient-il nous apprendre ?

D. CARLOS.

Madame, je viens de donner des ordres pour que nous n'éprouvions aucun obstacle.

DONA PALMIS.

Il est de toute nécessité que vous fassiez la plus grande

diligence : mon père est instruit de tout ; je suis moi-même exposée à toute sa fureur. Voici don Alvar.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, DON ALVAR.

D. ALVAR.

CHÈRE dona Palmis! vous me voyez comme un fugitif qui n'ose plus lever les yeux sur vous ; je vous dois tout, ma liberté et celle de ma mère. Mais votre père outragé n'a point satisfait sa vengeance : il ne prétend point sans doute voir finir ainsi nos différends ; ce n'est qu'à regret que je me vois forcé de recommencer avec lui une guerre qui ne doit se terminer que par la mort de l'un ou de l'autre.

DONA PALMIS.

Ne pensez pas que je condamne votre action, quoique j'aie examiné qu'elles en seroit les suites. Je souhaite d'être la seule victime du courroux de mon père, mais au moins épargnez ses jours.

D. ALVAR.

Je vous perds ; mais je dois conserver ma gloire, mon honneur, celui des peuples que je gouverne. Je dois empêcher l'oppression, sauver l'innocence, m'opposer hardiment aux crimes de votre père, ne suivre que la vertu, et lui faire voir toute l'énormité de ses fautes.

DONA PALMIS.

Les suites de la vertu sont toujours heureuses, et elles doivent l'être. Toutes les possessions de la terre ne sont rien quand elles balancent le crime. Mais, si vous m'aimez ; au nom de cet amour, épargnez mon père, il ne peut être qu'égaré, je vais tout employer pour le faire revenir de son erreur.

D. ALVAR.

Un cœur vertueux peut quelquefois s'égarer, mais il ne perd jamais son premier caractère, quoiqu'une passion puisse le gouverner un moment. Je donnerois ma vie pour vous, je vous la dois, mais votre père ne consentira jamais à notre union : c'est pour moi le coup de la mort.

DONA PALMIS.

Je serai la première infortunée; je vais méloigner de vous pour jamais. Hélas! je ne peux servir qu'à vous plonger encore plus dans la douleur, et vous arracher au charme de la vertu. Je suis odieuse à moi-même; je trahirois mon père pour mon amant, et le ciel ne me punit point! oui, je dois tout sacrifier au devoir filial; adieu.

D. ALVAR.

Arrêtez! ah! dona Palmis, je ne tiens qu'à vous; pour vous seule j'abandonnerois l'intérêt de l'univers; mais je ne puis renoncer à la vengeance: ma mère n'est échappée à la mort que par un miracle, et par la générosité de cet homme vertueux qui a tout hasardé pour la soustraire à l'injuste fureur d'un tyran: vos yeux sont mouillés de larmes; c'est la dernière fois que nous nous verrons; laissez-moi vous posséder toute entière.

DONA PALMIS.

Adieu, don Alvar: puisse le ciel vaincre par ton bras, récompenser tes vertus et sauver les jours de mon père!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté DONA PALMIS.

D. ALVAR.

ELLE me quitte et me laisse en proie à la douleur: est-il un état plus cruel que le mien! mon cœur balancé entre l'amour et l'honneur: s'il n'est point possible d'accorder ces deux sentimens, il faut rester fidèle à la vertu; c'est le moyen le plus sûr pour éviter le crime. Allons, mes amis; il n'est plus aucune considération qui me retienne; vous jurez de ne me point abandonner.

DON CARLOS.

Il n'est point de périls auxquels je ne m'expose pour vous être utile et punir l'orgueil de celui qui brise toutes les lois et tous les liens de la nature. Ferdinand a pu me séduire; j'ai suivi aveuglement ses ordres, mais un nouveau jour m'éclaire, je recevrois plutôt la mort mille fois que de jamais prêter la main à ses infâmes complots.

D. ALVAR, *à don Félix.*

Votre absence nous a empêché de passer, nous n'avons

pas voulu vous laisser dans l'inquiétude, ma mere est restée en sûreté dans des détours ignorés.

DON CARLOS.

Allons la retrouver, et disposons tout pour nous éloigner de ces lieux.

D. ALVAR.

Oui, mais ce n'est que pour y rentrer les armes à la main et fondre sur les vils esclaves qui prêtent le secours de leurs bras pour opprimer l'innocent. Cruel Ferdinand, tu sentiras ce que peut mon courage, animé par la vertu et la justice de ma cause!

D. FELIX.

Je vais rester dans ce lieu d'où j'observerai s'il se fait quelques mouvemens, vous ne pouvez tarder à rejoindre votre mère que la fatigue a obligée de rester auprès des rochers pendant-que don Carlos a été disposer la garde, afin que nous n'éprouvions point d'obstacle.

D. ALVAR.

Remettons tout entre les bras de la providence.

SCENE VI.

DON FÉLIX, *seul*,

COMMENT compter sur elle, puisque la fortune rit souvent au plus scélérat, et que l'homme juste se trouve foulé dans la poussière!... Affreuse vérité! don Alvar en est une preuve; quel est son crime, pour être ainsi le jouet des caprices du sort? L'homme vertueux marche hardiment sans songer que la perfidie tient toujours ses pièges tendus pour faire quelques victimes: l'ambition agite tous ses ressorts pour s'opposer à ce qui pourroit nuire à ses desseins; le cours de la vie se passe dans un tourment perpétuel, la tranquillité ne se trouve que dans le tombeau. Il me semble entendre un mouvement de troupes qui s'avancent de ce côté; nous sommes surpris. Allons promptement en prévenir don Alvar: qu'il s'enfonce, s'il se peut, dans l'antre des rochers, afin que l'on ne puisse le découvrir... Je ne me trompe point, c'est la garde de Ferdinand; dieu! protégez-nous!

SCENE VII.

FERDINAND, GÉLÉON, AVALOS, DOUZE GARDES.

FERDINAND.

GÉLÉON, vas faire perquisition dans les rochers; moi je vais me mettre en embuscade de l'autre côté du pont, m'informer si, à la pointe du jour, on n'a point vu passer un étranger, et savoir à quelle heure don Carlos a donné mes ordres, pour empêcher que don Alvar ne m'échappe; je suis trahi, mais malheur à celui qui sera du complot, je lui ferai sentir le danger auquel un traître s'expose.

GELEON.

Seigneur, vous ne devez plus compter sur la fidélité de don Carlos, il ne peut y avoir que lui qui ait favorisé la fuite de don Alvar, et vous avez eu la faiblesse (pardonnez ma franchise); oui, vous avez eu la faiblesse de lui confier le sort de dona Ildione et de sa fille, elles sont de même échappées et vous voyez qu'il n'a point rempli ses devoirs.

FERDINAND.

J'en suis plus que persuadé; mais je compte dorénavant sur toi, je te donne son poste de premier Chef de mes Gardes; (*il lui donne une bourse*,) et voilà une preuve de ce que je ferai, si tu remplis avec zèle les devoirs honorables que je t'imposerai.

GELEON.

Seigneur, mon attachement pour vous me porteroit à vous refuser, si je ne savois que ce seroit vous désobliger.

FERDINAND.

Tu as raison, ne perds point de temps, parcoures ces contrées, et que rien n'échappe à ta vigilance. (*il sort avec dix Gardes.*)

SCENE VIII.

FERDINAND, DEUX GARDES, AVALOS.

FERDINAND.

IL faut savoir semer l'or à propos; les hommes sont

des machines dont toujours quelques passions favorites déterminent les actions; il s'agit seulement de trouver leur faible, et dès que nous touchons ce ressort, nous les tournons à notre gré; les faiblesses du cœur humain doivent être les recherches du politique; lorsqu'on les connoît, il est facile d'en venir à bout; l'homme veut être flatté, il faut se l'attacher par les caresses et les libéralités... Avalos?

AVALOS.

Seigneur.

FERDINAND.

Monte sur le pont, je te suis.

AVALOS.

Seigneur, je crois que vous n'avez point pris assez de monde avec vous.

FERDINAND.

N'y a-t-il pas un détachement de l'autre côté du pont?

(*Avalos monte avec les deux hommes, passe le pont, Ferdinand le suit, en disant:*)

Il ne peut être passé, et il ne m'échappera pas; je punirai l'insolence de ma fille; le supplice de don Alvar lui portera le coup mortel, mais il ne peut être de châtiment trop grand pour un enfant qui trahit son père.

(*il disparoît de dessus le pont.*)

SCENE IX.

DONA ILDIONE, DONA ELVIR, DON CARLOS.

D. CARLOS.

MADAME, vous pouvez monter sans crainte; cessez d'être inquiette sur le sort de votre fils, les troupes que nous avons vu passer, s'éloignent de l'endroit où il s'est retiré avec don Félix; nous n'avons été aperçus de personne, et nous sommes assurés du passage par les ordres que j'ai donnés.

(*il monte le pont avec les femmes, il passe le premier.*)

SCENE X.

DONA ILDIONE, DONA ELVIR, *elles restent à moitié chemin*; DON CARLOS *sur le pont*: FERDINAND *arrive à sa rencontre.*

DONA ILDIONE, *en montant.*

Dieu! protèges mon fils!

FERDINAND, *à don Carlos.*

Ah! traître, tu abandonnes ton maître, et tu sers d'instrument contre ma vengeance!

D. CARLOS.

Oui, je suis honteux d'avoir servi le crime, et je me dévoue pour protéger la vertu; renonces à tes forfaits ou tu ne périras que de ma main. (*il met le sabre à la main.*)

FERDINAND.

Gardes, à moi!

D. CARLOS.

Défends-toi, je ne veux pas devoir ta mort à ta lâcheté.

(*Ferdinand met le sabre à la main, combat avec don Carlos: la barrière du pont se casse, don Carlos tombe dans l'eau, et Ferdinand vient forcer les femmes à redescendre; au même instant, deux Gardes qui avoient suivis Géléon arrivent et s'emparent des femmes; Avalos repasse le pont avec les deux autres Gardes, et vient s'emparer des femmes avec ceux qui les tiennent. Pendant le combat, les femmes lèvent les mains au ciel, et dona Ildione dit:*)

Dieu! secourez-nous; ne permettez pas que la vertu succombe! (*au moment ou don Carlos tombe, elles font toutes deux un cri.*)

DONA ILDIONE ET DONA ELVIR.

Ah! grand dieu!

FERDINAND, *après être descendu.*

Madame, vous êtes de nouveau en mon pouvoir et vous ne devez espérer aucune grâce. Il étoit de votre autorité de mère d'arrêter l'égarement de votre fils; vous avez au contraire allumé sa colère, vous avez excité la rébellion, vous avez corrompu des chefs fidèles; que leur avez-vous promis pour les engager à me trahir?

DONA ILDIONE.

L'estime des hommes vertueux suffit pour être leur récompense ; ils sont trop généreux pour en souhaiter d'autre. Homme atroce ! penses-tu pouvoir encore étendre ta barbarie bien loin ? la mesure est à son comble, et tu te verras bientôt abandonné de tous les tiens... Tu frémis à cette pensée! ton cœur tremble d'avance ; elle jette le trouble dans ton ame, elle te rappelle ce jour où les champs couverts de cadavres expirans, tu vis ton armée t'abandonner, et te laisser en proie à la vengeance de mon époux ; tu n'as trouvé ton salut que dans la fuite. Si sa main généreuse avoit voulu, elle auroit purgé la terre d'un tyran dont le nom seul fait frémir la nature entière.

FERDINAND.

Votre époux a été lui-même la victime de sa fureur guerrière, votre fils lui a succédé dans ses biens et dans sa haîne, au lieu de chercher à gagner mon amitié.

DONA ILDIONE.

Crois-tu qu'il a oublié toutes tes injustices ? n'entend-il pas tous les jours les cris des milliers de victimes que tu as égorgées, qui lui demandent vengeance, les unes de leurs frères, d'autres de leurs pères, de leurs enfans, de leurs parens et amis ? regardes encore cette innocente victime de ta barbarie, elle est comme l'agneau qui attend que l'on vienne le sacrifier ; arraches-moi la vie, mais laisses à cette infortunée sa malheureuse existence. Elle sera la seule de notre famille qui puisse retracer tes crimes à l'univers.

DONA ELVIR.

Ma mère, qu'osez-vous dire ? moi, que je vive, et que l'on me prive de vous ? Non, il n'est point de puissance humaine qui puisse m'arracher de vos bras ; le même coup nous percera toutes deux avant que de m'en séparer. (*elle se presse contre sa mère.*)

DONA ILDIONE.

Digne enfant d'un vertueux père, tu ne démens point le sang dont tu es née.

DONA ELVIR.

Ferdinand, prends ma vie, et accordes-moi celle de

ma mère: je t'en prie à genoux, ne refuses point cette grace à la faiblesse de mon âge ; que mes pleurs te fléchissent! O ma mère! mon premier, mon seul bien! Il s'attendrit, il détourne les yeux: puis-je espérer? N'épargnez point mon innoncence; en mourant je jouirai du parfait bonheur, si je suis assurée que vous conserverez les jours de ma mère.

FERDINAND.

Cela dépendra de la soumission et du traité que nous allons faire.

DONA ILDIONE.

Moi, traiter avec toi: vas, quand le sang couleroit au lieu des larmes que tu nous fais répandre, toutes deux nous périrons plutôt que de nous soumettre à ta volonté. Nous ne craignons point la mort, elle nous paroît moins affreuse que la honte que tu imprimes sur ton front: mon supplice seroit grand, s'il ne restoit personne pour nous venger; mais il n'est pas un seul être qui, en apprenant notre sort, ne réunisse toutes ses forces pour te faire repentir et punir tes atrocités! Il est une justice divine qui voit nos maux, et qui arrêtera le cours de tous tes forfaits.

FERDINAND.

Toutes vos imprécations, au lieu de me calmer, ne feront qu'avancer votre mort: je suis las de voir mes desseins traversés par l'orgueil et l'insolence.

DONA ELVIR.

Ma mère, que je crains!...

DONA ILDIONE.

Ma fille, ne laisses point ouvrir ton cœur à la crainte, ton frère te désavoueroit et cesseroit de t'aimer.

DONA ELVIR.

Ma mère, vous me faites trembler en me disant que je perdrois l'estime de mon frère. Croyez-vous qu'il s'offense de ce que je cherche à fléchir, en votre faveur, le cœur de Ferdinand? à lui inspirer le sentiment de la pitié?

FERDINAND.

La pitié est un sentiment puéril: je n'en veux point avoir, ni entendre vos lamentations.

SCENE XI.

FERDINAND, DONA ILDIONE, DONA ELVIR, GELEON, AVALOS, LES QUATRE GARDES.

GELEON, *avec l'épée de don Félix à la main.*

Seigneur, don Alvar est de nouveau en votre puissance.

DONA ILDIONE.

Mon fils ! nous sommes perdus !

FERDINAND.

Avalos, empares-toi de ces femmes ; conduis les toi-même dans la tour de Galba, et ne les quittes point que je ne donne de nouveaux ordres.

DONA ILDIONE.

Tyran ! voilà pour toi encore une nouvelle jouissance : la nôtre est de savoir qu'en nous faisant mourir, tu aggraves tes remords. Viens, ma fille ; nous allons rejoindre ton père et toute notre famille.

SCENE XII.

FERDINAND, GÉLÉON.

FERDINAND.

Tu dis que l'on va m'amener don Alvar ?

GELEON.

Oui, Seigneur ; il s'étoit retiré dans un antre obscur avec don Félix : nous n'aurions jamais pu les découvrir si des traces d'homme, marquées sur le sable, ne nous avoient indiqué le lieu de leur retraite ; si don Alvar avoit été armé, je crois qu'il ne nous auroit pas été possible de nous en saisir, car don Félix s'est défendu avec beaucoup de chaleur, mais il a fallu qu'il cédât au nombre ; au moment qu'il a succombé, je me suis emparé de son épée, crainte que don Alvar ne s'en servît, pour venger la mort de son ami.

FERDINAND.

Don Felix est mort ?

GÉLÉON.

Oui, seigneur.

FERDINAND.

C'est un ennemi de moins. Cette fois-ci ma victoire ne sera pas infructueuse, je ne prétends faire grace à personne, je veux au contraire accélérer ma vengeance: pour cet effet, retournes sur-le-champ à la ville, empares-toi de dona Ildione et de sa fille, tranches sans miséricorde le fil de leurs jours; et pour m'assurer que tu as exécuté mes ordres, je prétends qu'elles me soient amenées toutes deux dans mon palais. Ta tête répondra de ta désobéissance. Voici don Alvar, pars exécuter mes ordres et souviens-toi que l'on ne trouve jamais grâce devant moi.

SCENE XII.

FERDINAND, DON ALVAR, HUIT GARDES.

FERDINAND.

Avances, superbe ennemi; que peut à présent ton courage ?

D. ALVAR.

Ta gloire va t'acquérir une grande renommée! Peut-on être aussi vil! ton courage consiste à combattre un ennemi sans armes; tiens, frappes, je ne veux point cacher mon sein à ton épée, mais je sais que la blessure que tu vas lui faire, percera le tien doublement. Ton visage pâlit déjà, ton œil courroucé me fixe, ma présence fait ton supplice, tu n'oses répandre mon sang.

FERDINAND.

Je te réserve un sort plus affreux.

D. ALVAR.

Prends garde que le terme de ta domination ne soit expiré; la justice céleste peut s'appesantir sur ta tête; la foudre est prête d'éclater, le soleil a trop longtemps éclairé des jours que tu as souillé de crimes.

FERDINAND.

Tu invoques en vain le ciel, il est sourd à ta voix, et rien ne peut te soustraire à mon courroux. Soldats! faites-le marcher devant moi. La moindre résistance que tu voudrois faire ne feroit qu'avancer ta perte.

D. ALVAR.

Tu ne peux me sacrifier à ta vengeance, tu sais que tu dois respecter les lois de la guerre, tu es forcé de trembler devant-elles; tu n'as point de droits sur un ennemi désarmé, cependant j'abandonne toutes ces considérations, si tu veux entreprendre de te mesurer avec moi.

FERDINAND.

Me mesurer avec toi, quand tu es en mon pouvoir!

D. ALVAR.

L'on reconnoît bien là le tyran, il brave tout lorsqu'il a la force en main; il n'a que l'audace et le courage d'ordonner le crime.

FERDINAND.

C'est assez; gardes! conduisez-le à la ville, je vais suivre vos pas.

D. ALVAR.

Tu me menes à la gloire, et toi à ta perte.

FERDINAND.

Ce jour assure mon triomphe et satisfait ma vengeance.

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIEME.

Le théâtre représente le Palais de Ferdinand.

SCENE PREMIÈRE.

DONA PALMIS, *seule.*

JE ne le verrai plus! Je ne puis supporter le poids qui m'accable! ô vertu, soutiens ma raison! que ne puis-je m'endormir dans la nuit éternelle, combien d'horreurs sont autour de moi! Mon père a juré la perte du plus vertueux des hommes, il portoit sur son front un divin caractère, son sein sembloit fait pour être l'asyle de la candeur, de la vérité, et ses bras bienfaisans pour être les protecteurs de l'innocence opprimée. Où es-tu maintenant, la gloire et le soutien de la famille la plus vertueuse? Mon père assez injuste pour ne point se ressouvenir que sa générosité lui a conservé les jours, qu'il ne tenoit qu'à sa valeur de l'ensevelir dans la poussière, cependant il reste inexorable. Combien n'ai-je pas souf-

fert

fert depuis l'instant qu'il s'est échappé de sa prison; errant dans les détours inconnus de ces vastes souterrains, franchissant les rochers, n'ayant qu'un ami, comme lui environné de malheurs, je ne cesse de faire des vœux pour son heureuse délivrance. Oh! malheureux Alvar! dans quel temps nous sommes nous vus pour la première fois! cette entrevue fut pour nous l'arrêt de notre mort. Non je n'y survivrai pas. J'ai perdu mon innocence et le repos de ma vie, comment m'arracher à moi-même? En quel lieu me cacher à mes propres regards? ô malheureuse! je ne peux supporter un si cruel supplice, mon cœur se déchire . . . allons, il faut prendre un parti qui m'affranchisse pour toujours des peines de la vie, je ne pourrois désormais supporter la vue de mon père sans devenir criminelle envers lui.

SCENE II.

DONA PALMIS, DONA FÉLICIA.

DONA PALMIS.

VIENS, ma chère Félicia, viens m'aider à supporter le poids de mes malheurs .. Tu detournes la vue. Viens-tu m'annoncer quelques nouvelles fâcheuses?

DONA FELICIA.

Madame, l'on vient de voir arriver dans la ville, dona Ildione et sa fille, suivie des gardes et d'une foule de peuple, dont une partie murmuroit trés-fort.

DONA PALMIS.

Dona Ildione! Dieu! Mon père les aura surpris, elles sont de nouveau en son pouvoir! les conduit-on dans ce palais?

DONA FELICIA.

Madame, je l'ignore; je me suis empressée de vous apporter cette nouvelle, sans me donner le temps d'en savoir davantage.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, GÉLÉON.

DONA PALMIS.

Géléon, que demandez-vous? m'apportez-vous des ordres de votre maître? Que fait mon père?

GÉLÉON.

Madame, il va dans l'instant rentrer dans ce Palais, suivi de don Alvar.

DONA PALMIS.

Don Alvar est avec lui! mon père est donc devenu généreux? Dieu de miséricorde! tu as permis que la clémence prît la place de la vengeance.

GELEON.

D. Alvar fugitif n'a pu échapper à nos recherches: l'antre le plus profond a été visité par les ordres de notre maître. Toute résistance a été vaine, don Félix a succombé à nos efforts, et la mort a suivi sa résistance.

DONA PALMIS.

Le sang vient donc encore de couler! et vous osez m'apporter cette triste nouvelle. Quelle étoit mon erreur!

GELEON.

Madame, je venois vous donner le conseil de vous retirer dans votre appartement, vous m'avez paru desirer d'être instruite, j'ai dû vous dire sans détour ce qui s'étoit passé.

DONA PALMIS.

Eh! sans être ému! Grand dieu!

GELEON.

Madame, je vois que ma présence vous afflige : je me retire.

SCENE IV.

DONA PALMIS, DONA FÉLICIA.

DONA PALMIS.

Hé bien Félicia, conçois-tu mon malheur? Comment puis-je supporter tant de revers? Après avoir franchi les sentiers de la victoire avec la rapidité de l'éclair, ce héros succombe. Mais malgré la cruauté de mon père, généreux mortel, tu es uni à mon ame par toutes les vertus; tu vivras à jamais dans mon cœur: il est entièrement à toi ... Que dis-je? ma raison s'égare; je perds le souvenir du respect que je dois à celui qui m'a donné le jour : chassons de mon cœur tout ce qui pourroit en détourner la vertu.

DONA FELICIA.

Nul mortel n'est si ferme dans la vertu qu'il ne puisse un jour s'en écarter : cette liberté que le ciel accorde aux

humains, peut quelquefois les conduire parmi les erreurs; mais le souvenir d'avoir été égaré quelque temps, rend la route du bonheur plus agréable, et leur fait aimer davantage le chemin qui nous mène à la sagesse. Cet oubli de vous-même vous rendra plus prévoyante à l'avenir; il vous conduira et vous affermira dans le sentier de la vertu.

DONA PALMIS.

Digne amie, tu n'éprouves pas ce qui se passe dans mon cœur!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DON ALVAR, DON CARLOS.

DONA PALMIS.

DIEU! don Alvar, je me meurs!

D. ALVAR.

Madame, vous me voyez triomphant par les soins d'un ami: le ciel a permis que je vienne déposer à vos pieds mes respects et ma soumission. Je ne viens point comme un vainqueur vous dicter des loix, je ne veux que vous faire le sacrifice de ma vie: trop heureux si vous daignez ne pas regarder d'un œil indifférent un mortel qui ose se présenter devant vous les armes à la main.

DONA PALMIS.

Tout mon sang est glacé dans mes veines! mon père respire-t-il encore?

D. ALVAR.

Le sang de votre père ne sera point le prix de ma honte: je le laisse en proie aux remords qui l'attendent.

DONA PALMIS.

Mon père est vivant, c'est maintenant, ô ciel! que je te rends grace!

D. ALVAR.

Non; votre père, tout criminel qu'il est, ne me fera point verser son sang; mais le peuple indigné s'est emparé de lui, ses gardes l'ont méconnu, et moi je me rends à vos pieds pour obtenir mon pardon, vous jurer un amour éternel. Je ne cours plus aucuns dangers; tous mes soins seront désormais de veiller à la conservation de vos jours, de tranquilliser votre ame, de chercher à vous consoler, d'obéir à toutes vos volontés.... Vous détournez les yeux!.... pourquoi ce silence? ne vous repentez-vous pas d'avoir servi l'ennemi de votre famille?

DONA PALMIS.

Je succombe sous le poids de la vie ; puisse la mort finir ici mon destin ; puissai-je y trouver un triste repos et une sépulture éternelle. Ah ! don Alvar, vous m'avez perdue !

D. CARLOS.

Madame, c'est sur moi que doit tomber votre courroux ; moi seul suis cause de la honte de votre père ; c'est moi qui, dans ma fureur, excitai le peuple à secourir l'infortune : j'ai cru vous obliger, en sauvant les jours d'un homme dont la vertu vous a fait verser des larmes de compassion ; la cruauté a forcé la douceur de mon caractère ; obligé de me défendre contre votre père, je succombois, et ma mort étoit certaine, si le hasard ne m'eut servi ; une chûte m'a sauvé la vie, l'onde m'a favorisée ; à la nage je regagnai les bords, et je rentrai dans la ville en publiant ses nouveaux forfaits. Don Alvar survint entouré des gardes qui, m'ayant reconnu pour leur chef, se sont rangés de mon parti : je leur ai fait connoître l'injustice de la cause qu'ils vouloient défendre ; ils m'ont marqué leur repentir, ont juré fidélité à don Alvar, et ils ne reconnoissent plus que lui pour maître.

D. ALVAR.

Madame, croyez que je n'abuserai point du pouvoir qu'ils m'ont donné : en vous seule j'ai mis mon espoir, je vous aime, vous avez daigné vous montrer touchée de mon martyre....

DONA PALMIS.

Seigneur, votre propre gloire doit vous forcer à cacher votre amour. Combattez une passion contraire à mes devoirs : je saurai vaincre la mienne pour être plus digne de vous, et conserver votre gloire. Adieu, Seigneur.

D. ALVAR.

Arrêtez, cruelle ! voudriez-vous aussi m'abandonner ? Eh ! vous avez dit que vous m'aimez ?

DONA PALMIS.

Il est trop vrai, Seigneur, que je vous aime : les liens sacrés de l'amitié et toutes les affections que causent la tendresse, je les trouve toutes dans mon cœur ; mais, Seigneur, j'ai un père, s'il est coupable et cruel, il est toujours mon père ! Abandonné maintenant par ceux mêmes qui l'ont toujours flatté, il n'a plus que moi pour consolation, pour exciter son ame au repentir, à la vertu, pour lui apprendre enfin à régner sur lui-même, ce qui est la plus véritable et la plus belle domination.

SCENE VI.

LES PRÉCÉD. FERDINAND, AVALOS, DIX GARDES.

FERDINAND.

VIENS, cruelle fille, jouir des maux que toi seule as causés. (*à don Carlos*) C'est toi, traître, qui comme un torrent débordé et qui ravage tout, a fait sortir ces hommes de leur devoir, pour les entraîner avec toi dans un abîme dont rien ne pourra te tirer.

AVALOS.

Nous ne reconnoissons que lui pour notre chef.

D. CARLOS.

Je vous ai trahi, il est vrai; mais en vous trahissant, je vous ai servi, j'ai servi l'humanité, j'ai par ce moyen mis fin à vos cruautés, j'ai cru rendre service à toute la nature que de vous ôter le pouvoir de lui nuire.

FERDINAND.

Eh bien, don Alvar, prononces; satisfais ta vengeance.

D. ALVAR.

C'est à vous de vous juger; réfléchissez sur votre conduite passée, et prononcez vous-même votre arrêt; vous devez savoir ce que méritent vos crimes.

DONA PALMIS.

Seigneur, que la grandeur de votre générosité se fasse voir entiérement; vous voyez à vos genoux un enfant humilié, vous demandant grace pour son père, pour un père aimé et chéri; s'il fut cruel, il est à présent malheureux; mais il sera toujours mon père.

D. ALVAR.

Levez-vous, dona Palmis; vous avez toujours eu le droit de me demander, avant que j'eusse même le pouvoir de rien accorder. Votre père est libre.

(*La garde passe de l'autre côté.*)

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, GÉLÉON, DONA FÉLICIA.

GÉLÉON.

Seigneur, vos ordres sont exécutés : et pour vous assurer de ma fidélité on vous amène vos victimes. *On apporte sur un brancard D. Idione et D. Elvir qui sont égorgées.*

DON ALVAR *allant à sa mère.*

Ma mere! ô comble de l'horreur!

DONA PALMIS.

Mon père, qu'avez-vous fait ?

D. CARLOS.

Famille malheureuse !

D. ALVAR.

Vois, monstre, ce qne mérite un tel forfait !

FERDINAND.

L'horreur m'environne, je suis doublement coupable par l'excès de votre bonté; ma puissance a rendu mes crimes plus atroces, et maintenant il faut que je périsse.. oui il le faut... Don Alvar... et toi, fille d'un père trop barbare, écoutes; Mon arrêt est prononcé, je suis sur le bord d'un abîme qui tient l'enfer ouvert sous mes pieds, et je n'ose en voir la profondeur : je ne peux élé-ver mes yeux vers ciel, car sa justice me regarde; mais tu seras vengé, et quoi que mon sang fut autrefois aussi pur qu'il est aujourd'hui vil et corrompu, il sera versé pour mériter mon pardon. *Il prend le poignard de Géléon, se frappe, et Géléon le reçoit dans ses bras.*

DONA PALMIS *tombe dans les bras de Félicia,*

Mon père!

FERDINAND.

Je meurs; puisse le sang que j'ai versé être sans cesse présent au souvenir de tous ceux qui me succéderont, pour leur donner l'horreur de jamais en répandre : je mourrois content si j'étois la seule victime de mon ambition. (*Il meurt.*)

DONA PALMIS.

Ses yeux se ferment pour toujours et mon cœur s'envole pour aller le rejoindre.

D. ALVAR.

Ah! dona Palmis, la même main nous a frappés du même coup, elle vous prive d'un pere et moi d'une mere et d'une sœur.

D. CARLOS.

Ce coup inattendu peut abattre le le plus intrépide courage; mais il faut se soumettre aux aux décrets de l'Être suprême! tel est le sort de l'homme; il ne peut arriver au bonheur qu'après avoir éprouvé bien des peines; c'est lorsque le temps aura fermé vos plaies, que vous pourrez en unissant vos cœurs d'une foi mutuelle jouir de la plus parfaite félicité.

AU PUBLIC.

Mais, citoyens, nous ne serons jamais heureux si vous ne nous prouvez par votre indulgence, que vous vous intéressez aux victimes de l'ambition. FIN.

PQ
2383
P58V53

Prévost, Augustin
Les victimes de l'ambitio

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY